

Festival de musique Ciné-concert, mardi au Kursaal

Langueurs nippones

S'IL APPARTIENT à l'anthologie du cinéma, son œuvre n'en date pas moins. Kenji Mizoguchi fait partie des grands du Septième art. Pour autant, ses films se regardent davantage comme des témoins d'une époque que comme des chefs-d'œuvre intemporels.

« Le Fil blanc de la Cascade », tourné en 1933, raconte les malheurs d'une actrice de cirque amoureuse d'un descendant de samouraï sans le sou. Avec son petit pécule, elle décide de l'aider à poursuivre des études de droit. Au cours d'un traquenard, elle se fait voler ses économies. Allant récupérer son bien chez le commanditaire de ce forfait, elle finit par le poignarder. Arrêtée et jugée, elle se retrouve face à un procureur qui n'est autre que celui qu'elle a aidé à devenir magistrat.

Un mélodrame d'une heure quarante, défilant sur une copie qui, bien que restaurée, est marquée par les rides du grand âge. Il faut être zen et avoir la patience d'un bonze, même si la musique de Misato Mochizuki enrichit la pellicule. Le mélange d'instruments traditionnels japonais et d'instruments occidentaux pour marquer la dualité du Japon de l'ère Meiji attaché à son histoire insulaire tout en s'ouvrant



■ Avec l'Ensemble de Musique interactive.

Photo Ludovic LAUDE

sur le monde est intéressant. L'utilisation des percussions, pour servir de pont entre ces deux cultures et de l'électronique comme marque du fatum, du destin, est bien vue. Les silences sur les

temps forts de la narration sont également bien sentis. Cependant, il en est de l'art comme du thé. Quand il est servi trop infusé, il donne des aigreurs d'estomac.

Didier HEMARDINQUER